PIERRE ROUSSET

Stalinisme, centrismes et « communismes nationaux »

Le cas des partis communistes vietnamien et chinois

Le numéro 5 de **Critique communiste** s'était consacré à l'étude de la crise du stalinisme et de l'évolution des grands P.C. d'Europe occidentale. L'article de Christian Leucate élargit le débat engagé à cette occasion à l'analyse du mouvement communiste international. Il y affirme l'unité profonde du « système stalinien » mondial, assimile pour **l'essentiel** le cours des révolutions chinoise et vietnamienne à l'établissement des « démocraties populaires » est-européennes et qualifie de proprement stalinien leurs partis communistes. Pour Leucate, par exemple, au Vietnam, le caractère socialiste de la victoire n'a été permis que par une « combinaison tout à fait exceptionnelle de circonstances » qui « rendait **inapplicable** la solution d'une « étape démocratique » et d'une coalition avec la bourgeoisie nationale, solution à laquelle se référait toute la politique du P.C.V. depuis 1945 jusqu'aux Accords de Paris » (**Critique communiste,** n° 5, p. 59). Le renversement du pouvoir impérialiste a donc été **imposé** à un parti stalinien à la recherche d'un compromis front populiste.

L'**identification** ainsi réalisée par Leucate ne concerne pas seulement le processus de conquête du pouvoir, mais aussi la nature des Etats instaurés après la victoire : « même si leur instauration comme Etats ouvriers s'est faite pour une large part **contre** la volonté conciliationniste de l'U.R.S.S., les Etats chinois et vietnamien, par leurs caractères **bureaucratiques,** témoignent de ce qui fait leur **continuité** — à la fois **théorique** et **sociale** — avec la bureaucratie du premier Etat ouvrier » (p. 103).

C'est cette thèse de l'unité essentielle, de l'homogénéité profonde de ce que Leucate appelle le « système stalinien » mondial que je voudrais discuter ici à partir des cas sino-vietnamiens. Elle est en effet difficilement défendable ; et elle doit ignorer par trop **l'évolution historique réelle** des partis et révolutions considérés pour être convaincante. L'erreur commise est méthodologique et ses implications politiques sont évidemment graves.

La stalinisation de l'I. C. : un processus inégalement développé.

Christian Leucate ramène à juste titre le stalinisme à la défense des **intérêts sociaux** d'une couche particulière, la bureaucratie soviétique : « la défense de la bureaucratie induit **logiquement** une politique de collaboration de classe à l'échelle internationale... C'est cette logique **politique** — et son fondement social : les intérêts propres de la couche bureaucratique en U.R.S.S. — qui détermine la nature des liens **organisationnels** entre l'U.R.S.S. et les partis communistes » (p. 86).

Pour qualifier de proprement staliniens des partis communistes, il faut donc **démontrer** que l'action de ces partis a effectivement tendu à consolider l'assise de la bureaucratie stalinienne ; et ce **à partir de quand** (ou éventuellement jusqu'à quand). Le P.C. chinois voit pour sa part le jour en **1921** et si le P.C. vietnamien n'est officiellement constitué qu'en 1930, le mouvement communiste (ou proto-communiste) est actif au Vietnam dès 1925 au travers du Thanh Nien et bien avant dans l'immigration en ce qui concerne, par exemple, Ho chi Minh qui participe à la fondation du P.C.F. A la différence d'autres partis qui voient le jour ultérieurement, le P.C.C. et le mouvement communiste vietnamien ne sont pas nés staliniens. Comment le sont-ils éventuellement devenus ? La question mérite d'autant plus d'être posée que **les conditions de la stalinisation des sections nationales de l'I.C. diffèrent par trop en Chine et au Vietnam de celles qui prévalent en France pour que l'on puisse se permettre de tracer une simple identité analogique entre l'évolution de ces trois partis.** En effet, **des traits essentiels de l'évolution que connaît le P.C.F. dans la seconde moitié des années vingt et durant les années trente sont absentes de celles du P.C.V. et du P.C.C.,** malgré leur fidélité commune à l'I.C. d'alors.

La base sociale de la stalinisation

Durant sa période dite de « bolchevisation », le P.C.F. connaît un double processus de prolétarisation et de bureaucratisation. Ce processus combiné n'est possible que parce que l'ouvrier communiste peut bénéficier d'une véritable promotion sociale au travers de son intégration à l'appareil du P.C. — possibilités de promotion qui augmenteront avec l'extension du contrôle du P.C. sur un mouvement ouvrier légal et sa pénétration relative

de l'Etat bourgeois après avoir été facilitée par la politique d'aide financière à la construction de l'appareil de la bureaucratie soviétique. **Ce processus de constitution d'une bureaucratie ouvrière nationale** est décisif au regard même de la thèse de Leucate. Il insiste en effet avant tout sur la **convergence objective** d'intérêt qui lie les bureaucraties ouvrières nationales sur lesquelles les P.C. de masse s'appuient et la bureaucratie soviétique, et qui explique leur combat commun pour le statu quo mondial. Or il est impossible dans des pays comme la Chine et le Vietnam où les militants ouvriers et communistes sont des militants pourchassés, emprisonnés, assassinés et torturés. L'adhésion au parti ne peut alors signifier promotion sociale et intégration à une nouvelle aristocratie ouvrière, pour le travailleur manuel ou le petit bourgeois intellectuel qui deviennent membres de l'appareil. **Il n'y a pas, alors, convergence objective entre les intérêts de la bureaucratie soviétique et des bureaucraties ouvrières sino-vietnamiennes parce que ces dernières n'existent pas !**

Leucate pourrait éventuellement être tenté de rétorquer que dans le cas sino-vietnamien, la base sociale qui nourrissait la convergence objective d'intérêt exprimé par les P.C. avec le Kremlin se situait parmi la paysanerie organisée dans les « zones libérées ». Un tel argument ne vaudrait pas pour deux ordres de raisons. L'une, générale, tient à l'hétérogénéité des intérêts sociaux en présence et au caractère des révolutions sino-vietnamienne : la « bureaucratie » qui se formerait dans les « zones libérées » le ferait dans le cadre d'un Etat bourgeois, les P.C. dégénéreraient en partis nationalistes petits-bourgeois (à l'image du M.P.L.A., ou des courants nassérien, baasiste, etc.). En aucun cas, dans ces conditions, la « pression » de masses paysannes sur des partis foncièrement petit-bourgeois ne permettrait de comprendre la naissance d'Etats ouvriers. Et l'on voit mal comment des partis paysans auraient pu préparer **consciemment** la collectivisation de l'agriculture au travers de la répartition des terres de la réforme agraire.

L'autre raison est historique. Les « zones libérées », dans les cas qui nous intéressent, se forment trop tardivement pour expliquer la trajectoire suivie par les P.C.C. et P.C.V. dans la période de stalinisation de l'I.C. C'est déjà vrai en ce qui concerne la Chine, où le parti communiste ne peut commencer à s'appuyer réellement sur des zones libérées stables et en extension qu'à partir de 1937 (guerre sino-japonaise) ; si, du moins, l'on se refuse à dire qu'il était devenu un « parti paysan » durant la période des « soviets du Kiangsi » et de la Longue marche. Or le maoïsme avait commencé de se former comme courant spécifique, et la direction chinoise qui devait conduire la révolution à la victoire devait prendre la tête du P.C., **avant que les conditions objectives permettant la formation d'un bureaucratie privilégiée ne soient réunies.** Dans le cas vietnamien c'est encore plus évident : ce n'est que durant les années 50 que des « zones libérées » de ce type nais-

sent, et durant les années trente, au contraire, le P.C.V. est engagé dans un intense effort d'implantation urbaine.

Le cours concret des révolutions sino-vietnamienne (la «guerre révolutionnaire prolongée », le poids de la paysannerie, la forme particulière qu'a prise le double pouvoir national avec les « zones libérées ») a évidemment marqué d'une empreinte profonde les P.C. Plus, c'est l'un des facteurs qui permettent de comprendre comment les Etats ouvriers sont nés, en 1949, 1954 et 1975 bureaucratiquement déformés. **Il reste que cela ne permet pas de justifier d'une convergence objective d'intérêts sociaux avec la bureaucratie soviétique analogue à celle produite par la constitution d'une bureaucratie ouvrière stalinienne comme en France.**

La subordination politico-organisationnelle

Dans ces conditions, le contrôle politico-organisationnel du P.C.C. et du P.C.V. par le Kremlin devenait d'autant plus nécessaire pour garantir l'orthodoxie de leur action, au regard des besoins stratégiques et conjoncturels de la bureaucratie soviétique. Ce contrôle se révéla déjà indispensable dans le cas des P.C. d'Europe occidentale pour assurer la formation de partis intégrés au **mouvement stalinien** international et éviter que leur bureaucratisation ne signifie simplement leur social-démocratisation. Car enfin, ce qu'oublie trop souvent Leucate qui fait alors le saut périlleux dans l'idéologie qu'il reproche à Weber, c'est que tout parti ouvrier réformiste, défendant un programme de révolution par étapes, marqué du sceau nationaliste, exprimant politiquement la constitution d'une bureaucratie au sein du mouvement ouvrier n'est pas nécessairement stalinien. C'est aussi bien le cas, et même plus classiquement, de la social-démocratie, voir du menchevisme ! Le propre d'un parti stalinien est de s'intégrer au projet d'ensemble et de répondre aux objectifs concrets de la diplomatie du Kremlin née de la dégénérescence du premier Etat ouvrier.

Que le mouvement stalinien ait pu subsister malgré l'affaiblissement des liens organisationnels directs avec Moscou, malgré la dissolution du Komintern en 1943 et l'apparition évidente de contradictions ouvertes, est une chose. Les conditions de formation du mouvement stalinien en sont une autre. Les conditions qui président à la crise du stalinisme ne sont pas celles qui ont présidé à sa période de montée et d'apogée. Or le mérite du livre de Robrieux sur le P.C.F., à en croire du moins la lecture de l'article de Weber (je n'ai pas lu le livre considéré), est justement de montrer la réalité, l'ampleur, voire la précision tatillonne, du contrôle direct de la bureaucratie soviétique qui a présidé à la stalinisation du P.C.F.

Leucate ne peut ici esquiver une nouvelle difficulté. **Si l'histoire du P.C.C. et du P.C.V. entre les deux guerres est celle d'une intégration politique partielle à l'I.C. stalinisée, elle est aussi celle de leur non-subordination politico-organisationnelle**

directe au Kremlin. Ces deux partis ont évidemment bénéficié de l'éloignement géographique et du caractère stratégiquement secondaire aux yeux de Moscou, de l'Asie par rapport à l'Europe à cette époque. Les liens du P.C. vietnamien avec l'I.C. sont largement passés par le P.C.F. et il aura été protégé d'une offensive organisationnelle frontale par l'échec même enregistré par Staline dans le P.C. chinois. Néanmoins l'histoire des luttes politiques et fractionnelles au sein de ces partis est révélatrice d'une trajectoire historique originale par rapport à celle des P.C. européens.

Le cas chinois est ici le plus net. Pendant assez longtemps le contrôle exercé par Moscou semble avoir été essentiellement politique (directives de l'I.C. et actions des envoyés du Komintern tels Borodine). Jusqu'aux massacres de 1927, la direction chinoise, non sans tensions parfois importantes, a suivi les orientations définies par Staline. Néanmoins il est improbable qu'aucun des premiers dirigeants du P.C.C., comme Ch'en Tu-hsiu, Ch'ü Ch'iu-pai ou Li Li-san, aient jamais été à proprement parler des « hommes de Moscou ».

La formation progressive du maoïsme date d'après la défaite de la seconde révolution chinoise (1927). Elle commence par une confrontation politique avec le comité central, alors plus proche politiquement de l'orientation définie à Moscou (Mao, personnellement, avait été en 1927 l'un des tenants les plus extrêmes de la collaboration avec le Kuomintang). Elle se poursuit surtout par un heurt direct avec une fraction probablement proprement stalinienne, celle des « 28 bolcheviks », composée d'étudiants de retour d'U.R.S.S. qui prennent en 1931 la majorité au comité central. Wang Ming, qui terminera sa vie à Moscou, est le plus connu de ces « 28 bolcheviks ». S'ils l'avaient emporté contre la fraction maoïste, il est possible que le Kremlin ait pu instaurer durablement son contrôle direct et organisationnel sur le P.C.C. Mais les maoïstes triompheront définitivement en 1935, lors de la conférence de Tsunyi réunie durant la « longue marche » qui permet à l'Armée Rouge de faire retraite des zones soviétiques du centre de la Chine (Kiangsi) jusque dans les régions reculées du nord (Yennan).

Le parti communiste vietnamien ne semble pas avoir vécu de lutte de fraction équivalente, bien que les années trente soient caractérisées par une réelle hétérogénéité interne du P.C. Il est probable qu'il n'a pas connu son Wang Ming. L'envoyé de l'Internationale est en effet Ho-chi-Minh (nommé alors Nguyen-Ai-Quoc) qui sera un tenant constant de la recherche d'une « voie asiatique » ou « vietnamienne ». Son « point de vue » régional transparaît dès ses premiers textes (1). La période des années trente durant laquelle le P.C.V. sera le plus proche de Moscou verra l'effacement politique de Ho et même sa critique officielle

1) Voir notamment son article de la *Revue communiste* de 1921 reproduit par Daniel Hermey dans *Le Mouvement social*, n° 50 de janvier-mars 1975.

et sévère par la direction (2). Même alors la distance affirmée par le parti communiste indochinois à l'égard du Kremlin transparaît dans son orientation pratique. Le retard accusé dans la mise en application du tournant vers les fronts populaires décidé par l'I.C., comme le contenu spécifique qui est donné à cette orientation par la direction vietnamienne, le maintien jusqu'en 1937 du front uni à Saïgon avec les trotskystes en témoignent (3).

Il n'y a évidemment pas rupture politique avec l'I.C. et le P.C.F. en 1936. Au contraire, le P.C. indochinois accepte de soutenir son grand frère métropolitain et de modifier sa ligne en fonction de l'orientation « antifasciste » décidée à Moscou (4). De ce fait, il perdra l'hégémonie politique dans la région saïgonnaise au profit des trotkystes vietnamiens. Mais son orientation s'affirme alors **ambivalente.** Soutien au front populaire, soutien accompagné de défiance organisée à l'égard du gouvernement Blum, dénonciation du gouvernement colonial et refus de l'Union antifasciste avec le régime des colons au Vietnam. Derrière cette politique « à étages » on pourrait ne voir qu'un langage à double face de stalinien. Ce serait oublier que le P.C. indochinois reste pour l'essentiel clandestin, maintient des mobilisations et s'avérera bientôt capable de relancer la lutte générale. **On voit se dessiner, au sein de l'I.C. inégalement stalinisée, des orientations « centristes » d'un type particulier** qui s'affirment politiquement fidèles à Staline contre l'opposition de gauche mais qui tendent à rester maîtresses de leur domaine national à l'encontre de la volonté de subordination des sections qui est celle du Kremlin. Et quand la direction du Parti communiste vietnamien prendra son visage définitif, l'équipe des années trente (Tran Van Giau, Duorg Bach Mai, etc.), se verra écartée des postes de responsabilité clés. C'était elle qui avait eu les liens les plus étroits tant avec Moscou qu'avec le P.C.F. Corrélativement, « l'orientation Ho chi Minh » aura triomphé, tout particuliè-

2) Voir le n° du *Bon-So-Vic* (Le *Bolchevik*) cité par Hemery dans son *Révolutionnaires vietnamiens et pouvoir colonial en Indochine,* Maspero, 1975, p. 53-54.

3) Le tournant droitier est amorcé en France après la lettre de Manouilsky à Thorez du 11 juin 1934. Il sera sanctionné à l'échelle internationale par le pacte Laval-Staline de mai 1935. Pourtant cette même année, peu avant la tenue du 7e congrès de l'I.C., le P.C. indochinois réunit son congrès de Macao durant lequel il réaffirme la ligne « classe contre classe » antérieure. Il faudra attendre juin 1936 pour que le C.C. intègre la nouvelle ligne. Il s'attache alors à la lettre du discours de Dimitrov pour mettre l'accent sur les comités de base alors que le P.C.F. et l'I.C. s'engagent dans les blocs électoraux de sommet. Il faut peut-être rapprocher cela de la caractérisation de Dimitrov donné par M. Lequenne dans son article de *Critique communiste,* n° 5, p. 74-75. Enfin le P.C.I. refusera l'ordre de rupture avec les trotskystes qui arrivera en 1936 et ce sont ces derniers qui prendront l'initiative politique qui mènera à la rupture en 1937. Voir sur toute cette période Hemery, *op. cit.*

4) L'exemple d'alignement le plus net est peut-être donné par le soutien accordé un temps par le P.C.I. à l'attitude du P.C.F. lors de la dissolution de l'Etoile Nord-Africaine.

rement sur le problème du rapport du P.C.V. à la question nationale (5).

L'importance de ces problèmes ne saurait être sous-estimée. Les P.C.C. et P.C.V. ont tissé des liens serrés avec les éléments d'avant-garde forgés dans les luttes anti-impérialistes et de classes. Mieux, la formation des communismes sino-vietnamiens (et du trotskysme vietnamien) répondra à une évolution interne, organique, des mouvements nationaux considérés. Ces deux partis communistes sauront « prendre la tête de la nation opprimée » pour utiliser l'expression de Trotsky. Leur maintien dans l'I.C. stalinisée n'est certes pas fortuite et l'héritage politique qu'ils y recueilleront pèsera lourd dans la définition de leurs frontières programmatiques. Néanmoins les rapports qu'ils entretiennent avec le Komintern sont qualitativement différents de ceux du P.C.F.

On pourrait poser le problème en ces termes : toutes les sections de l'I.C. vivent une contradiction, plus ou moins explosive suivant la conjoncture, entre les données nationales de leur action et les exigences de la diplomatie soviétique. Le P.C.F. n'aura jamais traversé de véritable épreuve révolutionnaire avant sa « bolchevisation ». Les conditions objectives et l'action majeure du « Stalintern » faciliteront sa bureaucratisation. La subordination à Moscou deviendra le terme dominant de la contradiction. Les P.C.C. et P.C.V. naîtront dans le feu de l'action révolutionnaire. Jamais ils ne bénéfieront même de conditions de légalité. Plus, **la rupture de continuité historique** qu'il leur faudrait réaliser pour accepter pleinement les exigences de la diplomatie soviétique, serait particulièrement profonde. La subordination à Moscou ne l'emportera pas décisivement. Le P.C.F. se pliera au pacte germano-soviétique malgré ses terribles implications nationales. Il suivra mille zigzags et ratifiera le partage du monde dessiné à Yalta. L'orientation des P.C.C. et P.C.V. ignorera les traités nippo-soviétiques durant la seconde guerre mondiale. Ils briseront les dictats des « grands » de Potsdam et Yalta. **Si les P.C.C. et P.C.V. ont pu diriger de façon décisive des révolutions socialistes victorieuses, malgré l'empreinte du Komintern d'alors sur leur politique, c'est parce qu'il n'ont jamais été pleinement stalinisés comme le P.C.F.** Voilà ce qui échappe totalement à Leucate.

Il faut noter à ce propos que Denis Berger, dans le numéro 5 de **Critique communiste** trace une analogie ambiguë entre l'évolution des partis communistes asiatiques autour de la seconde guerre mondiale et celle des P.C. d'Europe occidentale aujourd'hui quant il écrit : « dans le passé nous avons eu le cas de partis indéniablement (sic !) staliniens — ceux de Yougoslavie, de Chine, du Vietnam — qui, face à une situation révolutionnaire ont choisi la lutte de masse pour le pouvoir... » (p. 31). Denis Berger note après comment **l'histoire différente des organisations**

5) Voir sur l'évolution du mouvement communiste vietnamien vis-à-vis de la question nationale, la revue du livre de Hemery dans *Quatrième Internationale*.

considérées et **les situations de classes différentes** dans lesquelles elles étaient placées expliquent que leur rupture avec Moscou se soit faite à **gauche** et non sur une ligne profondément réformiste comme en Europe. C'est juste. Mais on ne peut réduire après l'explication de cette divergence au poids d'**une** situation révolutionnaire temporellement datée. On n'a pas d'exemple de parti profondement stalinisé et qui ait rompu en bloc à gauche — ce qui ne préjuge pas de possibles ruptures centristes au **sein** de ces partis. Bien qu' « indéniablement » intégrés à l'I.C. stalinisée, les P.C.C. et P.C.V. affirment néanmoins une « indéniable » différence de nature avec le P.C.F., et ce **même durant les années trente.**

P.C.C. et P.C.V. durant la période de crise du stalinisme

C'est cette résistance relative des P.C.C. et P.C.V. durant la période de montée et d'apogée du stalinisme qui permet de comprendre le rôle **actif** (bien qu'essentiellement objectif dans la mesure où il ne correspondait pas à un projet politique international) qui a été le leur dans l'ouverture de la période de crise et de déclin du stalinisme.

Des directions « globalement contre-révolutionnaires » ?

L'identification faite par Leucate de la victoire des révolutions sino-vietnamienne à la formation des « démocraties populaires » est faible par rapport même à la thèse qu'il défend. Si, au-delà des tensions secondaires, l'unité du « système stalinien » international se manifeste par une recherche commune du maintien du **statu quo mondial** et si l'effort de la direction soviétique pour améliorer les rapports de forces à son profit s'inscrit **dans ce cadre stratégique,** alors il faut montrer les **différences majeures** qui séparent les révolutions asiatiques du cas du glacis est-européen.

L'émergence de nouveaux Etats ouvriers est, dans un cas la conséquence ultime, bien qu'imprévue, des accords de Yalta et Potsdam. Dans l'autre, elle aura été permise par leur rejet. Dans un cas la destruction du pouvoir de la bourgeoisie n'a été possible que grâce à la présence de l'Armée Rouge soviétique. Dans l'autre, elle aura été le fait de révolutions de masse au sens propre, imposant à Staline un état de fait contre lequel il avait lutté. Et il faut quand même rappeler que **les conséquences mondiales de l'un et l'autre processus révolutionnaires sont doublement différentes.**

On peut raisonnablement affirmer que la formation des « démocraties populaires » est-européennes, représente un glissement des rapports de forces **à l'intérieur** du « statu quo » mondial, compensé par l'avortement des poussées révolutionnaires en Europe occidentale du fait de la politique du mouvement stalinien.

Par contre, la victoire des révolutions sino-vietnamienne représentent dans les deux cas, **une modification des rapports des forces internationaux qui brise le statu quo** en bouleversant le partage du monde décidé en 1945. La victoire de la révolution chinoise, en 1949, ne représente pas seulement la libération d'un quart de l'humanité du joug capitaliste et impérialiste. Elle annonce et stimule la levée des masses coloniales, assure la continuité de l'action révolutionnaire du prolétariat mondial dans toute la période de l'après-guerre. La première victoire de la révolution vietnamienne, en 1954, avait signifié la fin de l'empire colonial français. La portée de l'actuelle victoire de la révolution indochinoise, celle de 1975, va bien au-delà. Elle annonce en fait l'épuisement de la politique néo-coloniale américaine et situe les limites de sa capacité d'intervention contre-révolutionnaire. Après avoir fait face **35 ans durant** aux contre-offensives impérialistes, après avoir résisté à l'escalade militaire la plus longue et la plus meurtrière de l'histoire du mouvement ouvrier, la révolution indochinoise est la première à avoir vaincu l'impérialisme U.S. lors d'une confrontation majeure et directe. Elle a ainsi ouvert une période favorable à l'essor de la révolution mondiale. Comment ne pas voir que les révolutions de 1949 et 1975 marquent des **tournants** profonds dans la situation mondiale ?

Il est malheureux de devoir rappeler cette différence majeure, au regard de leurs implications internationales, qui sépare les cas est-européens (Yougoslavie mis à part) et asiatiques. Il est aussi vain de laisser croire que les divergences entre le P.C.C. et le P.C.V. d'une part et le Kremlin d'autre part étaient secondaires, à savoir ne portaient que sur la recherche des meilleurs moyens à employer dans la défense du statu quo mondial ! Si Staline a soutenu jusqu'après la dernière minute Tchang Kai-shek, c'est parce qu'il avait compris l'enjeu de la partie en cours en Chine. Si la direction soviétique a toujours voulu geler la situation en Indochine, c'est qu'elle craignait les implications de cette confrontation directe avec l'impérialisme. Corrélativement, **les effets sur le monolithisme stalinien de la formation des Etats ouvriers est-européens et de la victoire des révolutions sino-vietnamienne sont qualitativement différents.** La constitution des « démocraties populaires » prépare certes l'émergence de nouvelles tensions internes au monde stalinien, avec la formation de nombreuses bureaucraties d'Etat nationales. Mais elle se faisait sous contrôle direct du Kremlin, largement « à froid », par « en haut », et permettait une ossification maximale et immédiate des traits bureaucratiques des nouveaux Etats. Dans un premier temps, elle renforçait considérablement le stalinisme. Les victoires des révolutions sino-vietnamienne (et yougoslave) voyaient le triomphe de directions indépendantes, conscientes du rôle joué par Staline contre leur lutte (6), portées au pouvoir par un vaste

6) L'accusation publique (bien qu'implicite) d' « opportunisme » portée par la direction vietnamienne à l'égard des directions soviétique et chinoise est

et profond mouvement de masse révolutionnaire. En bloquant toute velléité de contre-offensive directe de l'impérialisme contre l'U.R.S.S., les révolutions sino-vietnamienne ont évidemment protégé et l'Etat ouvrier soviétique et son régime bureaucratique. En l'absence de toute révolution victorieuse en Occident, le stalinisme n'était pas mis en danger de mort immédiat et la rupture politique, empirique, réalisée par les directions du P.C.C. et du P.C.V. restait incomplète. Mais la victoire des révolutions sino-vietnamienne et yougoslave signifiait **l'ouverture effective** de la crise du stalinisme, la mise en question immédiate du monolithisme stalinien, l'entrée du mouvement communiste mondial dans une nouvelle période.

La **gravité politique** des analyses de Leucate apparaît clairement quand il réaffime sans ambages « la responsabilité **globalement** contre-révolutionnaire d'un mouvement « communiste » socialement solidaire de la couche bureaucratique des divers Etats ouviers » (p. 103. Je souligne) parlant des directions sino-vietnamienne. Au regard des intérêts des masses chinoises et indochinoises comme de ceux du prolétariat mondial, qui veut tirer un bilan réaliste et honnête du déroulement des luttes de classe au lendemain de la seconde guerre mondiale, peut-il affirmer le caractère globalement (sic !) contre-révolutionnaire de ces partis ? L'**actuelle** politique internationale de la direction du P.C.C. ne peut nous autoriser à oublier le rôle joué par le maoïsme alors. Ni le rôle joué jusqu'à aujourd'hui par la direction vietnamienne. A moins de prétendre que toutes deux n'ont pas eu de responsabilité consciente et de rôle actif dans la victoire des révolutions socialistes en 1949, 1954 et 1975...

La thèse de la « vacance du pouvoir » et de « l'assimilation structurelle »

C'est apparemment, on l'a vu, ce que fait Leucate. Mais la ré-écriture de l'histoire atteint là des sommets nouveaux. Pour Leucate, toutes les révolutions victorieuses de l'après-guerre (hors peut-être le cas cubain) sont marquées du sceau de l' « exceptionnalité » d'une « vacance intégrale de pouvoir » qui « force » des partis qui ne le voulaient pas à prendre le pouvoir sans partage.

connue. Les écrits de Mao récemment publiés confirment pour leur part la compréhension de l'enjeu des divergences pour le cours de la révolution chinoise. Voir ses « causeries de **1958 » où il explique sans ambages que** « la révolution chinoise a remporté la victoire en tournant le dos à Staline », qu'il « interdisait la révolution », que si le P.C.C. avait suivi la méthode de Staline, « la révolution chinoise n'aurait pas réussi », que celui-ci affirma même « qu'elle était fausse » après son triomphe. (Voir Mao Tse-toung, *Textes 1945-1958*, éditions du Cerf. p. 485). En 1962, Mao déclarait de même que « Staline voulait empêcher la Chine de faire sa révolution, disant que nous ne devrions pas avoir de guerre civile et devrions coopérer avec Tchang-Kai-shek... Mais nous n'avons pas fait ce qu'il disait. La révolution fut victorieuse ». (Voir *Mao Tsé-tung unrehearsed*, Penguin books, p. 191).

La thèse ne tient pas debout ; elle confine à l'absurde.

• Dans le cas des « démocraties populaires » est-européennes il y avait **un fait effectivement exceptionnel** (dans le sens particulier où l'entend Leucate) : la présence de l'Armée Rouge comme conséquence de la seconde guerre mondiale et la réunion des conditions d'un partage du monde en zones d'influence. Ce sont **ces** conditions qui ont permis « l'assimilation structurelle » des « démocraties populaires » dans le glacis soviétique. Mais, détail plus significatif pour Leucate, ces **deux** conditions « exceptionnelles » n'existaient pas ailleurs.

• En Asie il n'y eut, dans les cas qui nous intéressent, qu'**une seule** situation de « vacance de pouvoir » : en 1945 au Vietnam après la défaite japonaise. Encore ne fut-elle que brève et le Vietminh ne put prendre le pouvoir à cette occasion que parce qu'il avait **prévu** cette vacance longtemps à l'avance (les documents à ce sujet ont été publiés). Dans **tous** les autres cas il n'y eut qu'un effondrement interne plus ou moins prononcé des forces bourgeoises **consécutivement** aux combats révolutionnaires... exactement comme en Russie en 1917 et dans toute révolution victorieuse.

• Le cas chinois est éclairant. Là, en effet, une situation de « vacance de pouvoir » ne pourrait aboutir qu'à un **morcellement** de ce pays — sous continent. Le problème de l'**unité** de la Chine est trop souvent ignoré. Or il est **inconcevable** que cette unité ait été alors préservée, et ce dans le cadre d'un nouvel Etat ouvrier, sans une action consciente et énergique d'un agent historique, le P.C.C. Quant au pouvoir bourgeois, il a dû être **défait** et l'aide américaine ne s'est vu réduite que parce qu'elle était **déjà** devenue inefficace.

• Dans le cas vietnamien, en 1954, les forces françaises étaient encore présentes, Hanoï était loin d'être libérée. Crise de la colonisation, défaite politico-militaire de la France ? oui. Vacance du pouvoir ? non. Quant à 1975, la thèse touche au comble de l'absurde, car encore une fois l'**effondrement** des forces bourgeoises (c'est-à-dire ici du régime fantoche) n'a rien d'un phénomène « exceptionnel » dans une révolution, c'est même un phénomène **indispensable** à sa victoire. Or, à la veille des offensives finales, le pouvoir fantoche contrôlait encore formellement une majorité de la population, avait encore à sa disposition plus d'un million d'hommes en armes, l'aide américaine coulait toujours à flots et « l'urbanisation forcée » avait bel et bien bouleversé la structure sociale du pays. De vacance du pouvoir, point, et si le P.C.V. avait voulu un compromis réel avec des forces bourgeoises, **il pouvait le réaliser.** Car enfin, personne ne peut montrer le mouvement de débordement de masse qui l'en aurait empêché. Le P.C.V. s'est refusé à traiter avec le général Minh ou même à associer des éléments de la « troisième composante » au sein d'un **nouveau** gouvernement. Mieux, au lendemain de la victoire, un processus **conscient** de socialisation de l'économie

et de poursuite de la lutte de classe s'est combiné avec la lutte pour la réunification.

• Aucune circonstance analogue à celles qui prévalaient dans les pays de l'est-européen n'était réunie en Chine et au Vietnam, il n'y a pas eu de processus « d'assimilation socio-politique » du nouvel Etat à « la structure d'un Etat ouvrier bureaucratique » existant antérieurement. Qui peut dire que l'Etat ouvrier chinois s'est constitué ainsi avec la victoire de 1949 ? Et la R.D.V.N. était-elle le « glacis » de la Chine ou de l'U.R.S.S. ? Leucate ne le dit pas. Par contre, il décrit le processus révolutionnaire en cours au Sud-Vietnam comme « l'assimilation socio-politique du Sud-Vietnam à la structure de l'Etat ouvrier bureaucraitque du Nord » (p. 99). **Il tend par là à nier l'existence pourtant déterminante d'une véritable révolution au Sud-Vietnam,** agent de la réunification, à identifier le rôle de l'Armée de Libération à celui de l'Armée Rouge soviétique en 1945 (thèse chère à Nixon !) et l'action de la R.D.V.N. à celle de la bureaucratie stalinienne. Il lui faut choisir : ou tirer ces conclusions-là, ou reconnaître que le facteur **dominant** qui a permis la victoire et qui permet aujourd'hui la réunification est l'existence d'une véritable révolution au sud, ce qui infirme fondamentalement la thèse de la similitude des processus que l'Europe de l'Est et l'Asie ont connus. Thèse qui rend **incompréhensible** le succès d'une résistance sud-vietnamienne de **vingt ans** à l'emprise américaine.

Des orientations spécifiques

Prisonnier de ses analogies, Leucate est amené à faire preuve d'une véritable ignorance dogmatique quant aux orientations défendues par les P.C.C. et P.C.V. Il ne nie pas le rôle qu'ils ont pu jouer dans la défaite impérialiste ; pour lui, en effet, les « circonstances exceptionnelles » sont notamment le fruit de « l'ensemble des initiatives politiques et militaires » qui ont été les leurs. Mais pour Leucate, leur action était historiquement aveugle, ou plus précisément, ces P.C. ont lutté avec tant de vigueur pour imposer un front populaire à une bourgeoisie qui n'en voulait pas qu'ils ont détruit par inadvertance son pouvoir. Alors, il ne leur restait plus « qu'une seule voie » la constitution d'un Etat ouvrier. A sa manière, Leucate tire un bilan de faillite des directions maoïste et vietnamienne ! **Pour lui, en quarante ans (1937), malgré leurs efforts constants les directions chinoise et vietnamienne n'ont jamais réussi à remettre le pouvoir à la bourgeoisie nationale. Par trois fois par contre, elles furent obligées contre leur gré de renverser la domination impérialiste et de détruire le capitalisme !**

Ces contorsions impliquent une **déformation** profonde des thèses programmatiques du maoïsme ou du communisme vietnamien. En ce qui concerne ce dernier, Leucate ne peut nier

l'existence de documents qui avancent l'idée fort peu stalinienne du « passage direct à la révolution socialiste en brûlant l'étape de développement capitaliste ». Il tente alors de faire de ces documents l'expression **ponctuelle** du changement de ligne qui s'opère quand cette direction se voit **forcée** à prendre le pouvoir. Ce n'est en effet, pour Leucate, que dans ces « circonstances exceptionelles » que « les dogmes strictement (sic !) étapistes de la stratégie stalinienne » de ce parti « doivent être brutalement abandonnés par la bureaucratie » (p. 102). Leucate date de 1974 l'ouverture de la crise de pouvoir totale au Sud-Vietnam. En toute logique, les documents vietnamiens devraient donc ignorer la thèse du « passage direct » avant cette date et l'avancer alors « brutalement ». Ce n'est, malheureusement pour Leucate, aucunement le cas. Il n'est pas possible de revenir ici sur l'histoire (incomplètement connue) de la conception vietnamienne de la révolution coloniale. Signalons seulement que durant **toute** la seconde guerre d'Indochine ce thème est martelé dans nombre de documents fondamentaux du P.C.V. On le trouve par exemple aussi bien dans les discours de Le Duan de **1936 (!)** que de 1970, de Truong Chinh en 1968, de Giap en 1973. Et la liste est loin d'être exhaustive. Une conclusion s'impose : cette théorisation commune avec celle de la « révolution permanente » en ce qui concerne la transcroissance socialiste de la révolution coloniale est le produit de **l'ensemble** de l'expérience de leur révolution par les dirigeants du P.C.V. et non une affirmation de circonstance.

L'analyse de la **pratique** de la politique dite d' « Union Nationale » ferait apparaître la même distance d'avec le stalinisme « classique » que les textes programmatiques. Le P.C.V., même au plus fort de ses ouvertures opportunistes en direction des forces bourgeoises, a toujours lutté pour le **contrôle effectif du pouvoir concret,** pour sa monopolisation même. Ce refus du partage du pouvoir réel, cette lutte pour son contrôle effectif, caractérisent de même la différence de politique de Front Uni suivie par le P.C. chinois à partir de 1936 d'avec celle de 1925-1927. C'est cela qui explique qu'en pratique les « gouvernements de coalition » n'aient pas abouti aux mêmes échecs qu'en Espagne ou en France. Dans ce dernier pays, en 1945, la « vacance » du pouvoir bourgeois était probablement plus grave qu'au Vietnam dans les années 50 et 70. La « pression des masses » existait et était le fait de masses **prolétariennes** et non paysannes comme en Chine ou en Indochine. L'évolution **inverse** qui a été celle du P.C.F. et des P.C.C. et P.C.V. ne peut s'expliquer uniquement par la variation des « conditions objectives ». Leur ligne politique divergeait substantiellement. Leucate tente de l'ignorer.

La continuité programmatique et politique du maoïsme et du communisme vietnamien diffère évidemment profondement de celle du marxisme révolutionnaire. Ce ne sont pas des « trotskystes qui s'ignorent » ! Mais elle diffère aussi de celle du sta-

linisme. **Qui veut comprendre la trajectoire historique de ces partis, leurs qualités et leurs limites, doit accepter de reconnaître leur originalité.**

Après la prise du pouvoir

L'ignorance dogmatique de Leucate éclate dans son analyse du maoïsme d'après la victoire. Il se réfère en effet à Trotsky, pour qui « le point de vue de la révolution permanente » implique que « la conquête du pouvoir par le prolétariat ne met pas un terme à la révolution mais ne fait que l'inaugurer » pour l'opposer mal à propos au maoïsme. Trotsky dénonçait en effet les « épigones » qui pensent que « la conquête du pouvoir par le prolétariat constitue, à elle seule, l'accomplissement de la révolution » (p. 103). Or, même un lecteur superficiel du **Monde** sait que l'un des traits fondamentaux de l'expression politique du maoïsme est l'affirmation de la poursuite des luttes de classes sous le socialisme et de l'éclatement périodique de « révolutions culturelles ». Le maoïsme comme théorie **diverge** à nouveau ici du stalinisme.

Cette divergence n'est pas fortuite. Elle reflète de façon déformée la différence des conditions nationales et internationales de la bureaucratie des Etats ouvriers soviétique et chinois. On a vu que Leucate affirme la **continuité politique et sociale** des Etats sino-vietnamien avec l'U.R.S.S. stalinienne. Ecartant la démarche d'analyse historique il esquive deux problèmes fondamentaux :

- **Celui de la genèse historique de la bureaucratie d'Etat.** Tout se passe comme s'il y avait **simultanément** renversement du capitalisme et formation d'une caste bureaucratique déjà complètement hégémonique et cristalisée, s'il y avait **dans le même mouvement** révolution prolétarienne et contre-révolution bureaucratique. C'est une chose de dire que les Etats ouvriers sino-vietnamien sont nés **bureaucratiquement déformés,** c'en est une autre de croire que la mobilisation de masse qui préside à une victoire révolutionnaire est sans incidence sur la capacité de la bureaucratie d'instaurer son pouvoir, ou de croire qu'une bureaucratie ouvrière **d'Etat** a pu se former complètement avant la prise du pouvoir. **Car, encore une fois, les révolutions chinoise et vietnamienne sont autochtones et non importées par l'Armée Rouge soviétique.**

Pourtant, Leucate ne se réfère pas au problème de la bureaucratisation comme à celui d'un **processus social et politique prolongé.** Le mythe sans substance de « l'assimilation structurelle » de la Chine à l'U.R.S.S., de la R.D.V.N. à la Chine (ou l'U.R.S.S. ?) et du Sud-Vietnam à la R.D.V.N. le lui autorise. C'est pourtant l'un des aspects les plus importants de notre compréhension du phénomène bureaucratique qui nous force à analyser **les étapes** d'une bureaucratisation tendantielle des nouveaux Etats ouvriers.

• **Celui des conditions nationales et internationales qui président à la bureaucratisation.** Il ne suffit pas d'admettre le caractère progressif de la bureaucratisation. Il faut aussi reprendre la méthode employée par Trotsky pour déterminer la nature de la dégénérescence stalinienne, c'est-à-dire la mise en relation étroite avec les **conditions concrètes** qui ont permis sa victoire. Or force est de constater que ces conditions ont déjà largement changé. Le retard de la révolution dans les centres impérialistes reste mais l'isolement total du premier Etat ouvrier est brisé. Surtout, **la bureaucratie stalinienne a assis son pouvoir sur une double défaite décisive : celle des masses soviétiques et celle du prolétariat mondial qui a abouti à la guerre de 39-40. Jamais** les masses chinoises n'ont connu de défaite analogue. Les masses vietnamiennes viennent de triompher. Et la situation mondiale est marquée par une montée révolutionnaire et non par la période contre-révolutionnaire de 1923-1940.

C'est pourquoi la bureaucratie stalinienne représente une forme spécifique, particulièrement achevée, de dégénérescence bureaucratique de l'Etat ouvrier.

La définition précise de la nature de la bureaucratisation dans chaque pays réclame donc une analyse concrète qui implique une masse **de connaissance empirique,** et un travail de réflexion **collectif,** qui font encore partiellement défaut. On peut néanmoins **situer** les problèmes dans les cas sino-vietnamien.

• **En Chine,** la reconstitution dans la foulée de la révolution culturelle d'un pouvoir bureaucratisé malgré sa demi-destruction en 66-68, la cohérence nouvelle d'une politique internationale aux conséquences contre-révolutionnaires après 1971 montrent que l'actuelle direction chinoise reflète les intérêts et la politique d'une bureaucratie privilégiée et qu'une profonde rupture de continuité s'est opérée dans l'histoire du P.C.C. Cette rupture de continuité a été sanctionnée par l'écrasement des organisations et mouvements de masse les plus radicaux sous l'action conjointe de l'Armée et des organes centraux du P.C. dans la deuxième période de la révolution culturelle.

Mais cette bureaucratie chinoise est socialement beaucoup plus faible que son homologue soviétique, à tel point que la nature de ses liens aux masses est différente. Quand bien même elle le voudrait, elle serait incapable d'imposer aux masses le régime de terreur, d'atomisation complète, de dépolitisation, qui fut celui de Staline. Une lecture des « inédits » de Mao de la période post-1949 montre au contraire combien la sensibilité du maoïsme aux mouvements de masse diverge de la conception concentrationnaire du pouvoir stalinien. Cela seul permet de comprendre la nature de l'instabilité de la direction chinoise, l'écho considérable de thèmes égalitaristes dans les luttes politiques, l' « Appel aux masses » puis le débordement massif de l'appareil (y compris maoïste) durant la révolution culturelle, la résurgence de polémique « de gauche » actuellement, etc.

• **Au Vietnam,** la situation est la plus complexe, combinant un Etat ouvrier vieux de vingt ans mais soumis dix années durant à l'escalade directe de l'impérialisme américain et une révolution qui fêtera bientôt son premier anniversaire.

Le modèle institutionnel de l'Etat vietnamien est plus proche du modèle stalinien que soviétiste. Des privilèges de fonctions existent, **institutionalisés** et **hiérarchisés.** Le fonctionnement du parti relève du centralisme bureaucratique. La force et la permanence de tendances à une bureaucratisation plus poussée s'expriment clairement, aux dires mêmes de la direction du P.C.V. L'héritage stalinien, combiné à l'héritage national, pèse ici lourdement et les déformations bureaucratiques de l'Etat sont profondes. Plus grave, les tendances bureaucratiques peuvent s'exprimer plus directement au Vietnam qu'en U.R.S.S. des année vingt à l'**intérieur** du cadre institutionnel établi.

Mais le P.C.V. reste le parti de la révolution prolétarienne, il n'a pas connu la rupture de continuité historique qu'a vécue le P.C.C., et a fortiori le P.C.U.S. Il n'y a pas eu de cassure des liens qu'il a tissés dans la lutte avec les masses, malgré le maintien de rapports paternalistes et verticaux entre sommet et base. C'est dire que les clivages politiques qui naîtront dans le P.C.V. et la modification de ses liens avec les masses restent des problèmes **à venir** (7).

Cela n'implique pas, on va le voir, l'espoir d'un « redressesement marxiste révolutionnaire » actuel du P.C.V. ! Mais cela souligne combien notre analyse du phénomène bureaucratique est à la croisée de **deux** démarches. Elle s'inscrit d'abord dans notre cadre **général** (définition de l'Etat ouvrier, de la démocratie socialiste, caractérisation de la période de transition au socialisme, et de l'actuelle situation mondiale...). En cela le problème que pose l'existence de tendances à la bureaucratisation est universel. Mais il faut ensuite le situer **concrètement** dans chaque cas **spécifique.** Car, couche sociale transitoire, la « bureaucratie » est plus sensible que toute autre aux conditions particulières de son développement. Leucate, lui, écarte cette difficulté pour identifier **toute** bureaucratie, voire toute bureaucratisation, à la bureaucratie stalinienne soviétique.

Les conditions d'existence des communismes nationaux

Comment qualifier le maoïsme ou le communisme vietnamien ? Courants spécifiques, ni staliniens, ni marxistes-révolutionnaires ; le mot de « centrisme », ou plus exactement de

7) Voir pour plus de développement à ce sujet, P. Rousset, *Le Parti communiste vietnamien,* petite collection Maspero, 1975, 2e édition.

« centrisme de gauche » vient immédiatement à l'esprit. Encore faut-il bien se mettre d'accord sur le sens donné ici au terme. Maoïsme et communisme vietnamien diffèrent en effet profondément de courants centristes que nous pouvons connaître en Europe occidentale, éclectiques, oscillant perpétuellement entre une retombée stalinienne ou réformiste et une maturation marxiste révolutionnaire. Il s'agit en l'occurrence de partis qui dominent toute une période historique de développement national et dont l'**orientation** frappe plus par sa cohérence durable que par son vague et son caractère velléitaire, alors même que leurs formulations théoriques et programmatiques restent faibles.

Pour le comprendre, il ne suffit pas d'analyser les formes de radicalisation qui s'affirment à gauche des partis réformistes traditonnels en période de montée des luttes et en l'absence d'un pôle marxiste-révolutionnaire consistant. Il faut situer les conditions d'émergence et de développement de courants communistes **nationaux** durant les quarante dernières années. C'est la démarche proposée par Michel Lequenne, dans son article de **Critique communiste,** n° 1 (« Sur le centrisme »), qui m'apparaît la plus adaptée. On a vu que la stalinisation du Komintern avait laissé subsister un nombre réduit de partis centristes de gauche, nés dans les premières années de l'I.C. ou plus tard dans sa période « centriste bureaucratique ». Leur caractéristique essentielle est de faire primer **en dernier ressort** les données nationales de leur lutte révolutionnaire sur les exigences de la politique stalinienne tout en acceptant une grande partie du cadre programmatique défini par Moscou. Restés sections de l'I.C., ils ne sont pas devenus agents de la bureaucratie soviétique. Luttant, avec parfois les moyens du stalinisme, contre les courants de l'opposition de gauche, ils contribueront aussi à interdire la consolidation de tout parti ouvrier réformiste.

Mais **les conditions de formation** de ces partis ne permettent pas à elles seules d'expliquer leur rôle durable. Pour se faire, il faut introduire trois des grands traits de la période postérieure à la seconde guerre mondiale. Le maintien général de l'hégémonie stalinienne sur l'avant-garde ouvrière internationale malgré l'éclatement des premières crises internes au mouvement communiste mondial. Le retard aggravé de la révolution dans les centres impérialistes combiné à une poussée sans précédent de la révolution coloniale. La capacité qu'ont eue ces partis, en quelques pays, de prendre « la tête de la nation opprimée » et de gagner l'hégémonie sur le mouvement de libération nationale à l'encontre des courants nationalistes bourgeois ou petits bourgeois (Kuomintang en Chine ou constitutionnalistes au Vietnam). C'est dans ce contexte qu'ils ont pu rompre durablement avec la stratégie stalinienne, **en pratique,** et répondre aux tâches de prise du pouvoir sans avoir à rompre programmatiquement **pleinement** avec le stalinisme et **ouvertement** avec Moscou.

La révolution en Europe de l'Ouest, par l'organisation sovié-

tiste des masses prolétariennes, reposera directement le problème de la démocratie socialiste au sens où nous l'entendons. En bouleversant radicalement les données de la situation mondiale elle fera passer la crise du stalinisme à son stade ultime. La révolution coloniale, elle, exigeait des partis qui la dirigeait de rompre avec la conception étapiste du stalinisme, ce que les P.C.C. et P.C.V. ont fait. Mais l'organisation des masses paysannes ne posait **objectivement** pas en termes aussi directs le problème de la structure soviétique de l'Etat ouvrier que la montée prolétarienne européenne, et le bouleversement des rapports de forces mondiaux consécutif aux victoires enregistrées en Chine et au Vietnam était suffisant pour faire éclater la crise du stalinisme, mais pas pour le balayer.

Des partis comme le P.C.C. et le P.C.V. ont vécu un double processus d'intégration et d'adaptation à une réalité nationale et régionale. C'est cette intégration qui leur a permis de résister à l'emprise stalinienne. Mais cela au prix d'une adaptation politique au cadre socio-historique propre de leur action. Il ne s'agit évidemment pas d'ignorance des données de la lutte de classe mondiale. On peut même dire que l'actuelle direction du P.C.V. a acquis une perception fine des rapports de forces mondiaux et des moyens d'agir sur eux et en fonction d'eux, le Vietnam ayant été longtemps le point de réfraction des contradictions internationales, le point de confrontation entre révolution et contre-révolution. Mais la démarche de ces directions aura été régionalement située, temporellement datée et leurs ambitions corrélativement limitées. Elles auront su, et ce mérite leur revient intégralement, profiter et élargir les brèches ouvertes dans leurs pays au flanc du monde impérialiste. L'entreprise était difficile. Cependant, elles n'auront jamais cherché à avancer une orientation visant à résoudre la crise de direction internationale du prolétariat — sauf peut-être très brièvement pour le maoïsme quand il tentait de recomposer autour de lui le mouvement communiste. Même là, devant l'échec de ses tentatives, il abandonnera bien vite ces prétentions. La politique des directions sino-vietnamienne joue — maintenant très différemment — de ce qui **est.** Elles savent certes le rôle **objectif** qui a été le leur dans l'émergence d'une nouvelle génération révolutionnaire en rupture avec le stalinisme. Mais elles n'envisagent pas d'agir directement sur ce processus. Ce qui a fait leur force — leur profonde intégration nationale —, en l'absence d'une Internationale révolutionnaire susceptible d'intégrer les expériences régionales diversifiées, marque aussi les bornes de leur développement.

Il ne suffit pas de comprendre le caractère **durable** du rôle assumé par le P.C.C. et le P.C.V., ou l'ambivalence de leurs qualités et limites pour prendre la mesure du problème politique qu'ils posent à tout militant révolutionnaire. Il faut encore saisir la **nature de la cohérence** de leur orientation. L'élaboration de cette orientation est le produit d'une démarche **empirique,**

nourrie de l'expérience des révolutions sino-vietnamienne, jamais confrontée à un retour systématique sur les débats théoriques et politiques qui ont traversé l'histoire du mouvement ouvrier et communiste. L'empirisme, caractéristique de ces ruptures **pratiques** avec le stalinisme, est d'autant plus profond dans les cas qui nous intéressent ici qu'il est aussi un trait de civilisation (confucéenne). Les orientations des P.C.C. et P.C.V. sont marquées du sceau de la révolution coloniale, de la civilisation chinoise, des traits historiques du Vietnam et de la Chine, du cours concret suivi par leurs luttes révolutionnaires. En ce sens il est dangereux de jauger leurs programmes en termes simples d'héritage stalinien et d'empirisme superficiel.

Pour être un tant soit peu paradoxal, je dirais que c'est justement parce qu'elle était le produit empirique de l'expérience, que la « rupture pratique » avec le menchevisme stalinien se révéla profonde et non superficielle. La **constance** du thème de la transcroissance de la révolution coloniale, la **permanence** manifeste dans la conception particulière des fronts à partir des années quarante, la capacité à mener une lutte **prolongée** pour le pouvoir en témoignent dans le cas vietnamien.

Quant à l'héritage stalinien, il ne s'est inscrit profondément dans l'orientation de ces partis que parce qu'il faisait écho à d'autres pesanteurs, elles nationales. L'éducation reçue dans le cadre de l'I.C. stalinisée quant à la conception non soviétiste de l'Etat, par exemple, aura été renforcée par une très puissante tradition étatique précapitaliste (liée au mode de production asiatique), le poids social de la paysannerie (qui provoque d'emblée un rapport paternaliste entre le parti et les masses), l'absence totale d'expérience empirique de véritables soviets, l'empreinte d'une guerre de libération prolongée (et notamment de sa discipline militaire), etc. On comprend alors pourquoi des courants **centristes** peuvent rejoindre le mouvement proprement **stalinien** sur certaines conceptions programmatiques-clés. D'autant plus que l'un des derniers traits auxquels de tels partis tendent à s'adapter profondément est justement le caractère bureaucratiquement déformé de l'Etat ouvrier naissant, sans que cela signifie d'emblée qu'ils représentent déjà les intérêts sociaux propres d'une caste bureaucratique pleinement cristallisée. On comprend dans ce contexte en quoi l'apport programmatique direct du trotskysme, point de vue de la **totalité** révolutionnaire, reste irremplaçable.

Comme le faisait remarquer Lequenne dans son article de **Critique communiste,** n° 1, la définition de « centriste » est claire dans son acception **négative :** leur théorie et leur pratique n'expriment pas de façon conséquente les intérêts **généraux** du prolétariat **mondial** sans pour autant qu'ils soient transformés en agences bourgeoises au sein du mouvement ouvrier. Mais elle est **insuffisante** comme définition **positive** « parce qu'il y a autant de centrismes possibles que de conditions nationales et historiques

particulières » (p. 42). En cela, la démarche méthodologique proposée par Weber dans son article sur le livre de Robrieux pour le P.C.F. (partir du système international que représente l'I.C. et qui détermine fondamentalement la réalité de chaque section) ne peut être transposée simplement dans les cas du P.C.C. et du P.C.V. à cause du **divorce** qui existe entre la nature du mouvement stalinien et la leur. Cela, Leucate ne peut le comprendre. Car il **évacue l'histoire** de ses analyses. Il s'interdit de suivre des partis comme le P.C.V. et le P.C.C. dans leur genèse et leur trajectoire ultérieure en voulant à toute force faire rentrer leurs orientations complexes et souvent ambivalentes dans les schémas préétablis d'un stalinisme strict.

Si la démarche d'analyse ici proposée était inadéquate, il faudrait en tirer d'autres conséquences que celles qu'avance Leucate. Soit, comme le pense L.O. — et non Leucate ! — ces révolutions sont bourgeoises et le débat se déplace alors sur la théorie de la révolution permanente et du rôle de la bourgeoise nationale. Soit elles sont prolétariennes, et leurs partis proprement staliniens. Dans ce cas, l'analyste est placé devant un choix lourd de conséquences théoriques : ou de tels partis ont joué un rôle subjectif révolutionnaire **conscient** et alors il nous faut moduler largement notre appréciation du rôle contre-révolutionnaire du stalinisml (8). Ou ils n'ont pas joué ce rôle et de **difficiles** révolutions **de masse** ont pu néanmoins vaincre de façon essentiellement **spontanée,** c'est-à-dire sans l'aide d'un parti ouvrier révolutionnaire (même centriste), sans faire surgir ne serait-ce que l'embryon d'une véritable organisation révolutionnaire, sans même ébranler visiblement le parti **contre-révolutionnaire** porté au pouvoir malgré lui. Car enfin, la révolution vietnamienne n'a pas vaincu par surprise le colonialisme français et l'impérialisme américain !

La démarche avancée par Leucate n'implique pas seulement de sérieux coups de ciseaux dans nos conceptions du rôle du parti dans la révolution, de la nature du stalinisme et de la révolution coloniale. Elle oblitère aussi notre capacité d'analyse politique. A témoin le débat qui a traversé notre mouvement à l'époque des Accords de Paris, en 1973. La Quatrième Internationale avait correctement compris comment ces accords sanctionnaient **avant tout** l'échec de l'escalade militaire U.S. et ouvraient la phase ultime de la lutte de libération qui se clôturerait par la désagrégation des forces fantoches et la prise du pouvoir par le G.R.P. (9), et ce malgré les compromis réels acceptés par les Vietnamiens. Cette prédiction n'avait été possible que parce que nous étions convaincus que le P.C.V. **luttait pour le pouvoir.** Ceux qui croyaient à l'époque que le P.C.V. luttait pour instaurer une version vietna-

8) Chose que je me refuse à faire, contrairement à ce que la note de la page 97 de l'article de Leucate pouvait laisser penser.

9) Voir la résolution du C.E.I. de décembre 72, dans *Quatrième Internationale,* n° 6 de mars-avril 1973.

mienne du front populaire et donner ainsi le pouvoir à la bourgeoisie nationale, tiraient des Accords de Paris des conclusions évidemment inverses. Pour eux, ces Accords sanctionnaient avant tout un recul grave, voire une défaite, de la révolution vietnamienne. Comment alors comprendre la victoire finale gagnée deux ans plus tard (10) ?

Enfin le problème reste actuel. **Les conditions générales qui ont permis le développement de tels courants centristes au sein de l'I.C. ont certes largement disparu.** La génération des années vingt et trente est décimée. La remontée des luttes de classes dans d'importants centres impérialistes modifie les données internationales du combat. L'actualité du programme de la Quatrième Internationale s'impose plus directement dans le contexte actuel qu'hier. Enfin les partis tels le P.C.C. et le P.C.V. sont maintenant au pouvoir (11). Il nous faut comprendre les modalités de leur évolution « post-révolutionnaire ». Le P.C.V. se voit aujourd'hui confronté directement à deux questions que la guerre et la lutte pour le pouvoir avaient partiellement masquées malgré la fondation de la R.D.V.N. : la question de la démocratie socialiste dans la construction économique et la question de la politique internationale d'Etat par rapport à celle du parti. Sur ces deux points, son programme **diverge** des intérêts objectifs des masses vietnamiennes et du prolétariat mondial, sans s'identifier pour autant à ceux de la bureaucratie soviétique. C'est dire que le P.C.V. entrera probablement **progressivement** dans une phase où la **cohérence antérieure de son orientation se désagrégera.** On voit mal comment un « redressement » s'opérerait naturellement en direction des thèses marxistes-révolutionnaires, si l'on comprend les **racines** profondes de la ligne actuelle. Le plus probable est qu'une **rupture de continuité historique** se manifestera dans l'avenir (comme, incidemment, ce fut le cas pour les autres partis communistes au pouvoir, à commencer par le P.C.U.S., à l'exception temporaire possible du parti cubain). Mais il faut comprendre que si tel est le cas, et à la différence de ce qui peut arriver en U.R.S.S. ou dans les démocraties populaires, la crise éclatera comme une **crise du parti** et non une levée des masses contre le parti. L'avenir de l'Etat ouvrier vietnamien, par-delà ses déformations bureaucratiques, reste l'enjeu des luttes sociales et politiques au Vietnam, comme des luttes de classes régionales et

10) Des formules trop confuses continuent parfois à être utilisées aujourd'hui, comme par J.-M. Vincent qui écrit qu' « au Vietnam du Sud et au Cambodge, les régimes fantoches » ont été « sauvés provisoirement par le compromis des Accords de Paris » (Critique communiste, n° 1, p. 17). C'est l'escalade aérienne sans précédent de 1972 qui a sauvé provisoirement les régimes fantoches !

11) Il ne faut pourtant pas en déduire catégoriquement comme le fait Lequenne qu' « aujourd'hui il n'y a plus de partis issus de l'I.C. susceptibles de connaître une évolution similaire » (*Critique communiste*, n° 1, p. 44). Il est improbable mais possible que certains partis communistes d'Asie du sud-est connaissent un nouveau développement.

mondiales. La révolution est toujours vivace ! En faisant du P.C.V. un parti stalinien-type, parti de la bureaucratie comme caste dominante dans l'Etat, Leucate efface cette perspective. Il s'interdit alors de comprendre pourquoi l'immense majorité des militants révolutionnaires vietnamiens se trouve aujourd'hui au sein du P.C.V. (à la différence de l'U.R.S.S., et même maintenant probablement de la Chine). Il s'interdit de même toute possibilité d'action politique en leur direction.

Au fond de ce débat, il y a une exigence trop ignorée de Leucaste, celle du caractère **historique,** génétique, évolutif de l'analyse marxiste. C'est elle qui permet de situer la nature des différences de politique qui peuvent apparaître entre des partis communistes et Moscou, divergences secondaires exprimant les tensions internes au mouvement stalinien ou divergences essentielles reflétant un divorce stratégique. C'est elle qui permet d'éviter le danger dogmatique tendant à identifier des processus trop divergents et des situations trop différentes.

Mars 1976

Errata du N° 4 de Critique Communiste

Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes la masculinisation (vicieuse dans un numéro consacré au féminisme) des noms de deux de nos collaboratrices dans le sommaire : il s'agissait de Denise Avenas (et non Denis) et de Frédérique Vinteuil (et non Frédéric).

Art. de F. Vinteuil, Capitalisme et partriarcat, p. 35 : une ligne manque après la troisième : il faut lire : *L'organisation sexuelle et reproductive de la société constitue chaque fois la base réelle qui permet en dernière analyse...*

Art. de M. Lequenne, Surréalisme, sexualité, féminisme et révolution, p. 84, § 1, avant-dernière ligne, il faut lire : des « premiers devoirs » l'arme à longue portée... »

P. 87, avant-dernier §, 2e ligne : « comme un sujet anhistorique... » et non « historique ».

P. 94, dernier §, 4e ligne : « oppression des femmes » et non « opposition ».

P. 98, 2e §, 3e ligne : « l'inaccomplissement de leur amour », et non « l'accomplissement ».

P. 101, 1er §, avant-dernière ligne : « se résout en baiser donné au » et non « au baiser...).

P . 102, 4e §, 3e ligne est un doublon de la première.